



## Biennale de Venise : Irak et Iran, des pavillons sous le signe du tragique

Les œuvres de Serwan Baran et de **RezaLavassani** comptent parmi les plus intéressantes de la manifestation. Article réservé aux abonnés

C'est désormais presque une tradition : à chaque Biennale de Venise depuis 2011, le pavillon de l'Irak, qui change chaque fois d'adresse, est l'un des plus intéressants parmi ceux qui se tiennent en dehors des lieux officiels. C'est encore le cas cette année, quoique le principe retenu ait changé. Jusqu'ici, l'exposition réunissait plusieurs artistes de générations et de modes d'expression différents. Cette fois, un seul occupe l'espace et ne présente que deux œuvres, une peinture et une sculpture. On découvre d'abord celle-ci, après un couloir étroit dont les murs sont tapissés de tissu vert militaire : une barque posée sur le pavement dans laquelle gît le cadavre à demi décomposé d'un soldat, grandeur nature, modelé brutalement dans une terre grise. L'œuvre se nomme *The Last General*. Le mur du fond de la seconde salle est entièrement couvert par une peinture du sol au plafond : un amas de corps en uniforme, entassés les uns contre les autres, vus en plongée. Des assiettes en plastique et des morceaux d'uniformes sont collés sur la toile, intitulée *The Last Meal*. Ces soldats sont morts alors qu'ils mangeaient. Quelques-uns ont la bouche ouverte sur leur dernier cri.

Pour cette toile, son auteur, Serwan Baran, a puisé sans doute autant, sinon plus, dans ses souvenirs personnels que dans les images d'actualité. Né en 1968 à Bagdad dans une famille kurde, il n'a pu éviter d'être enrôlé dans l'armée qui était alors celle de Saddam Hussein et faisait la guerre à l'Iran, avant d'affronter la coalition occidentale après l'invasion du Koweït et de se défaire dans les guerres civiles et religieuses qui ont suivi. Il n'a connu que les premières années de ces carnages, ayant quitté l'Irak pour Beyrouth, où il vit et travaille aujourd'hui. Quand il était soldat, Baran a aussi subi les discours de la propagande officielle, et l'exposition se nomme donc par dérision *Fatherland*, la patrie. A titre d'exemples de cette rhétorique, le catalogue comprend des diplômes de décorations décernées à titre posthume et des lettres de soldats, non moins ivres de patriotisme et prêts au « martyr ».

Thème du dernier repas

Les deux œuvres n'en tendent pas moins vers l'universel. Le général mort pourrait être celui d'une armée au temps des dynasties pharaoniques, placé sur une barque funèbre selon un rite antique. Les cadavres pourraient être morts dans n'importe quelle tranchée du XXe siècle. Dans la chronique de la peinture d'histoire, qu'il connaît évidemment parfaitement, Baran vient après Goya, Géricault, Dix ou Morley. Ses œuvres commencent par des dessins au fusain et à la tache de café sur papier, abréviations d'une remarquable efficacité. Cette même qualité est à l'œuvre quand il peint ou modèle, de sorte que le pavillon irakien est, une fois de plus, l'un des plus intéressants de la Biennale.

Quand elle permet de découvrir des artistes inconnus jusqu'alors, la Biennale de Venise est véritablement utile, non quand elle orchestre les célébrités du marché occidental

Par une singulière coïncidence, le thème du dernier repas est aussi celui de **RezaLavassani** dans le pavillon iranien, dont il occupe l'essentiel de l'espace. L'œuvre, qui s'appelle *Life*, est une table en arc de cercle d'une dizaine de mètres de long, avec des fauteuils, un lustre, des bouquets, des assiettes, des fruits, des couverts – mais aucun convive. Ce serait déjà en soi un signe inquiétant mais l'installation est d'autant plus funèbre que Lavassani, qui a commencé à y travailler en 2012, l'a réalisée tout entière en papier mâché gris cendre, ce qui suggère des idées de pétrification et d'ensevelissement, Pompéi ou quelque autre désastre. Cette nature morte est une vanité à échelle réelle, qui exige le silence.

Lavassani, qui est né à Téhéran en 1962, y a fait des études d'art, mais aussi de philosophie et d'histoire. Il a peu exposé en dehors d'Iran. Quand il dessine, c'est en perçant de trous d'aiguille une surface blanche ou grise pour faire apparaître des animaux symboliques. Quand il sculpte,

c'est donc en papier mâché, avec la même extrême sobriété. C'est quand elle permet ainsi de découvrir des artistes inconnus jusqu'alors que la Biennale de Venise est véritablement utile, et non quand elle orchestre les célébrités du marché occidental.

« Fatherland », de Serwan Baran. Pavilion of Iraq, Ca' De Luca, Corte del Duca Sforza, San Marco 3052 ; « Of Being and Singing », de **Reza Lavassani**. Pavilion of Islamic Republic of Iran, Fondaco Marcello, San Marco 3415. Du mardi au dimanche de 10 heures à 18 heures. Entrée libre. Jusqu'au 24 novembre.

Philippe Dagen